LE FILS DE L'INDE

Du même auteur

Le Nouvel Âge
Seuil, 1981
« Points », nº P55

La Guéniza
Seuil, 1987

Jean Lacouture
La biographie du biographe
Balland, 1993

Enquête sur les savoirs indigènes
avec Jean-Pierre Barou
Gallimard Folio Actuel, 2005

Sœurs de peau
Albin Michel, 2008

Tibet, Une autre modernité
avec Jean-Pierre Barou
Seuil, 2010
et « Points », nº P682

SYLVIE CROSSMAN

LE FILS DE L'INDE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN : 978-2-02-139745-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

L'hier est parti avec l'hier, mon bien-aimé,
il faut dire désormais des choses nouvelles.

MEVLANA JALAL AL-DIN RUMI,
POÈTE ET MYSTIQUE PERSAN

Le passé doit nous être sacré, mais l'avenir
bien davantage encore.

AUROBINDO GHOSE

À la mémoire de Jacqueline
et de Jacques – mon père,

Au futur des Crossman

PREMIÈRE PARTIE

Istanbul

mars 2010

I

Je ne porte jamais de bagues, mais elle les aimait et j'ai passé au majeur celle qu'elle préférait : un grenat enchâssé dans un écrin d'argent. Je regarde courir, sous la surface rendue opaque par les années, sa flamme rouge, rebelle. Je l'enlève et la remets, la tourne et la retourne. Quelle que soit l'inclinaison que je donne à la bague, vers l'ongle ou le poignet, la braise reste la même, souterraine, ancestrale, comme un indice. Le bijoutier à qui je l'ai montrée m'a conseillé de ne pas trop la porter si j'y tenais : l'argent de l'anneau est usé, il peut rompre à tout instant. Sa présence à mon doigt s'est installée : quand je la quitte, mon pouce la cherche comme je cherche ses sourires qu'elle étendait à la manière d'un linge sur son visage pour chasser des vérités trop cruelles. Sa bague et, au poignet, son bracelet en forme de serpent : il s'enroule plusieurs fois autour de ma peau avant de darder sa minuscule tête allongée, sa langue noyée dans l'argent. Sa bague, son bracelet…

Dans le grand dressing de sa chambre, j'hésite : on croirait ses robes, ses vestes, ses pantalons coupés pour moi, taille étroite et hanches pleines, épaules carrées, trompeuses malgré notre constitution plutôt fine, osseuse. Tout y est, lustré, impeccablement rangé dans les housses en plastique, comme attendant sa main ou la mienne. Je les ai ouvertes, j'ai caressé les tissus, restes d'un temps disparu : popeline, percale, serge, organdi, astrakan, mousseline… reconnu sa marque favorite, Chloé, la boutique qu'elle ne manquait jamais de visiter lors de ses séjours annuels à Paris, et, quand il n'y avait pas d'étiquette, le style inimitable de Vural Gökçayle, le prince de la haute couture stambouliote, son ami, son confident à qui elle savait gré d'avoir fait d'elle l'une des femmes les plus élégantes d'Istanbul. Comme elle avait pesté contre lui ce jour où il avait repoussé la date d'un essayage alors qu'approchait la pendaison de crémaillère de l'hôtel Divan qu'Abdurrahman, son époux turc, l'architecte montant de la ville, avait restauré, mêlant la magnificence des palais ottomans à l'esprit du design appris à Paris, Londres, Bruxelles !

Presque vingt ans étaient passés depuis mon dernier séjour ici, mais le temps avait glissé sur eux sans se fixer. Vural, le couturier, quand j'avais poussé la porte de sa chambre, avait le premier braqué sur moi la fente de ses yeux vifs, ses hautes pommettes de Caucasien, son visage cuivré taillé à la serpe. Il se tenait au centre de la couronne d'amis resserrée autour de son lit, à

l'hôpital Florence Nightingale, sur la rive européenne du Bosphore, serrant contre une hanche sa fille aînée, Iris. C'était elle qui m'avait prévenue de l'hospitalisation de Jaklin. Iris, sa « nièce turque », comme elle l'appelait non sans l'intention de provoquer chez moi – sa vraie nièce, de sang – une irritation ; elle m'en voulait de ne pas lui rendre plus souvent visite dans cette ville qu'elle avait choisie et où elle avait vécu plus de quarante années, « les plus belles de ma vie », m'avait-elle écrit. Pour me faire pardonner, j'invoquais lâchement ses propres séjours, deux fois par an, en France où elle venait surveiller l'évolution de sa maladie survenue peu après son installation en Turquie. Là, tous, regroupés en contemplation autour de son lit, penchés sur son corps dont on devinait dans la transparence du drap les pics – pieds, genoux, hanches – abandonnés par la chair, je les ai reconnus – ses albums photos, soigneusement assemblés, avaient pallié l'oubli –, leurs visages veillant son profil livide que dominait plus que jamais le beau nez dont la courbure était encore accentuée par la souffrance. Tous, disposés tel le reflet ultime des faveurs que, souveraine agonisante, elle leur accordait. Vural, bien sûr, au plus près, sa main agile, lisse glissée dans la sienne aux veines bleuies, sous ses phalanges désormais sans bagues, mais avec, au cou, le collier que je reconnaissais, en perles de verre intercalées entre des pépites d'ambre et d'or et, au centre, la minuscule sculpture hittite ; Abdurrahman l'avait composé pour elle

avec l'aide d'un bijoutier du Grand Bazar, le *Kapalı Çarşı,* où elle m'avait emmenée à chacun de mes rares séjours dans la ville. Elle avait dû insister pour qu'on le lui laisse. Judy venait immédiatement après, sa fidèle amie pianiste, l'intime, blonde, superbe, arrivée de sa Philadelphie natale pour épouser, elle, son Tunç, héritier d'une longue lignée de bourgeois éclairés – polyglottes, bibliophiles, fins lettrés – comme seule Istanbul savait alors en produire ; Judy tenait dans le creux de son coude, s'apprêtant à la déposer sur les épaules de la malade, une étole blanche de cachemire et de soie, son ultime cadeau : on ne pouvait jamais assez la réchauffer ces dernières années et je sentais, même à distance, l'empreinte de son corps maigre et tremblant que j'avais si souvent serré contre moi tandis qu'elle m'offrait, en récompense, son visage comme une vasque me recueillant. Tunç était là, bel homme distingué, parfaitement assorti à son épouse. J'ai encore reconnu Eleni, sa dame de compagnie, grecque ; Haroun, leur chauffeur, impassible et dévoué ; Nihat, le gendre d'Abdurrahman, resté si affectueux avec eux même après qu'il eut divorcé de sa fille Aylin, absente comme je m'y attendais. Le vieux peintre Bedri Rahmi hochait tristement son épaisse tignasse, la même que sur son autoportrait accroché dans la chambre de leur appartement de Teşvikiye, juste au-dessus du lit.

Elle les a tous écartés par la seule force de son regard alors que j'approchais, et son masque de cire s'est fen-

dillé comme un vase antique mille fois restauré. Sur ses traits, j'ai tout de suite lu que, mourante, elle avait repris les commandes et qu'elle me préparait à un de ces rituels dont elle avait le secret et le goût. Une bouffée de reconnaissance m'a d'abord envahie, submergée – curieux sentiment, je sais, dans le voisinage de la mort, mais nos liens étaient ainsi faits –, et j'ai avancé vers elle tandis que leur cercle se desserrait, têtes pieuses, torses courbés, bras croisés sur les ventres, s'effaçant pour me laisser entrer dans leur cérémonie. J'étais ce jour-là le seul membre de sa famille autour de son lit et j'ai eu honte, car bien sûr ils méritaient son amour plus que moi à cause des heures, des mois, des années passés en sa compagnie dans cette ville qu'elle avait aimée, oui, plus que tout autre lieu. Sa main gauche, perfusée, était vide ; Vural l'avait élégamment lâchée et je l'ai prise, pressée. Elle était douce comme je la connaissais, la même texture, souple, malgré le sang qui se retirait chaque jour un peu plus de ses veines, mais elle avait dû leur réclamer ses crèmes et ils les avaient appliquées longuement, patiemment sur son front, ses joues, son cou. J'ai effleuré, de l'autre main, le collier d'Abdurrahman, la statue hittite miniature, contenu le branlement de son cou qui s'animait – une opération des amygdales, juste après la guerre, à Londres avait sectionné un nerf, la laissant avec cette légère infirmité. Qui avait maquillé ses lèvres ? Judy, Eleni ? Ses dents, toujours parfaitement blanches, avec la canine gauche chevauchant – comme dans ma

propre dentition et elle s'en amusait – une incisive. Elle a dégagé sa main, attrapé ma tête, attiré presque brutalement ma nuque vers elle et murmuré dans mon oreille d'une voix rauque, raréfiée confirmant que le cancer après s'être répandu dans les os menaçait à présent son souffle : « Merci, merci ma chérie d'être venue. »

Nous sommes restées ainsi un long moment, peaux jointes, mais ses os saillants, ses arcades sourcilières cognaient mon visage comme s'ils voulaient le déchirer avec leurs pics, leurs coins, leurs aigus. Une cérémonie secrète, souterraine, à laquelle les autres – ses amis turcs, aussi intimes fussent-ils – n'avaient pas accès, s'installait entre nous deux et j'éprouvais un très ancien malaise : je m'étais si souvent sentie transpercée par elle, le sabre de ses yeux dégainant, me visant, me touchant avec la précision et la vitesse de la lumière. Elle lisait, déchiffrait en moi, ou peut-être était-ce elle qui m'obligeait à la décision que j'étais en train de prendre sans le savoir moi-même, elle qui me poussait dans une direction à cet instant inconnue de moi. Je lui résistais, mais piteusement, incapable de la détourner de son but, de cette vérité qui m'appartenait mais qu'elle avait pressentie avant moi et dont elle dirigeait les fils car j'étais bien alors une marionnette entre ses doigts et je m'en voulais – mais plus encore à elle – de lui avoir cédé ma volonté. Et là, à cet instant si grave, au bord de disparaître, elle recommençait. Que cherchait-elle, que voulait-elle de plus ? Pour conjurer ce flot trouble de sentiments qui

m'assaillaient, je l'ai repoussée, avec, moi aussi, une sorte de brutalité ; puis je me suis redressée, j'ai cherché, vers eux, ses amis, un soutien, mais dans leurs regards humides, attendris, j'ai compris qu'ils n'avaient rien vu du fugitif duel que nous nous étions livré et qu'ils n'y pouvaient rien. Leur couronne s'est reformée avec moi à la place qu'elle avait donnée, avant mon arrivée, à Vural, le couturier : au plus près d'elle.

J'hésitais à lui rendre mes yeux, à les plonger à nouveau dans les siens, mais déjà elle riait sous la toison courte, argentée de ses cheveux – elle avait tellement rechigné avant de renoncer à les teindre ! –, ses yeux entre le vert et le noisette, sa bouche un peu tordue à cause de ce nerf sectionné, et tout à coup, nous prenant tous au dépourvu, nous forçant tous à lui rendre notre attention, elle a brandi un doigt au milieu d'un petit fagot d'ossements. Elle désirait une bière, une bière fraîche, oui, tout de suite, qu'elle exigea en turc : « Une *bira* ! », et Eleni, sa dame de compagnie, est sortie. En fille du Nord, elle avait toujours aimé cette boisson, surtout l'été, comme si, oui, l'été se préparait encore à jaillir pour elle. Et je l'ai revue, ses épaules rondes, hâlées, laissées nues par sa robe bustier en vichy mauve, ses hanches s'ouvrant depuis la taille avec la grâce légère d'un éventail, ses sourcils en accent circonflexe, son sourire théâtral, l'ombre de son chapeau de paille tamisant, voile docile, l'éclat de son bonheur… Elle avait tellement voulu ça, toujours : une cour de visages, de

mains suspendus à ses exigences, jusqu'aux plus capricieuses ! Et tous nous cédions, ballet de domestiques exécutant ses ordres comme si nous étions dans sa salle à manger et qu'elle désignait, à l'un, alors que tombait la nuit tardive de l'été, les hauts chandeliers de cuivre qu'il allumait pour faire une frange d'or à la table autour de laquelle se pressaient les prestigieux invités, stambouliotes ou de passage ; signalant, à l'autre, qu'il manquait la cuiller en corail rose dans la salière ; offrant, à tous, hôtes comme serviteurs, l'angle accentué d'un sourcil peigné et noirci au khôl pour les rappeler à son statut de sultane. Mon malaise, mes réticences s'étaient évaporés ; à l'approche de sa mort, je lui pardonnais, j'implorais même ses ordres, je désirais qu'elle m'en accorde d'autres, toujours plus, pour le seul plaisir de les accomplir, je demandais qu'elle me guide vers cette table où un soir, dans l'appartement de Teşvikiye – je n'y étais pas, mais elle me l'avait si souvent raconté –, le champagne avait tant coulé qu'elle s'était levée au bras du célèbre flûtiste Jean-Pierre Rampal et que, sous le regard ébloui d'Abdurrahman et des autres, elle avait laissé les mains du virtuose se plaquer, en dansant, sur son postérieur drapé de mousseline rose, une copie de robe ottomane que Vural, le couturier, son confident, avait imaginée pour elle. En repartant, à l'aube, Bedri, leur ami peintre et poète qui avait été l'élève, à Paris, d'André Lhote, lui avait offert cet autoportrait à deux têtes, nez proéminent et masse de cheveux noirs, bouclés, avec cette dédicace :

« Sois la bienvenue à Istanbul, Jaklin *raïs* ! Pour toi ces deux têtes, ces deux *bedros* ; quand je pense à toi, même une pierre pourrait me réchauffer le cœur. » Jaklin *raïs,* Jaklin « sultane »…

Eleni mit un certain temps à lui rapporter sa bière tandis que nous échangions des paroles banales, sur mon voyage, le ciel – nous étions le 4 mars et le printemps, m'annoncèrent-ils, était en avance, à Istanbul, cette année, j'avais de la chance. En la voyant revenir, Jaklin à nouveau dégaina son doigt et me désigna, non pas de mon prénom mais de cette interjection impersonnelle, « *celle-là !* », qui donnait à ses commandements affectifs une âpreté, la même que j'avais ressentie quand elle m'avait pressée contre elle, la même qu'elle manifestait de son vivant lorsqu'elle voulait absolument quelque chose, dans n'importe quel contexte, et qu'il fallait l'exaucer sur-le-champ. « Celle-là ! » ordonna-t-elle. Elle réclamait que ce soit moi qui la fasse boire et je n'y pouvais plus rien, j'étais à présent inondée de gratitude tandis que tous, autour, s'attendrissaient de nos gestes. Eleni versa un peu de la cannette dans un gobelet en plastique en prenant soin de ne pas rompre la mousse qui se formait et me le tendit avant de la rehausser sur ses coussins avec l'aide de Nihat, l'ex-mari d'Aylin, la fille d'Abdurrahman, toujours en lutte avec Jaklin, l'intruse, qui pourtant avait espéré sa présence comme un don tardif que celle-ci refusa jusqu'au bout de lui accorder.

La mourante était radieuse, le rose peignait ses joues. J'ai placé joyeusement ma main sous sa nuque pour soutenir sa tête et, inclinant le gobelet, poussé un peu de mousse vers ses lèvres arides tandis que, facétieuse, elle lançait des coups d'œil furtifs vers la porte, surveillant l'éventuelle approche des infirmiers ou de son médecin, puis, vers nous, cherchant notre complicité. Elle exigea ensuite que nous partagions avec elle le restant de bière et tous nous collâmes nos lèvres après les siennes sur le bord du gobelet pendant qu'elle faisait faire à son regard le tour de notre assemblée, s'arrêtant sur chaque visage comme si elle voulait en souligner la singularité. Le crépuscule entrait par la grande baie de sa chambre d'hôpital, il enluminait ses traits, les polissait à la manière des vieux cuivres qu'elle accumulait dans son appartement. Soudain, elle repoussa le drap avec une sorte de colère, exposant ses jambes décharnées, les agitant comme si elle allait se lever, puis sembla nous interroger, et comme nous lui désignions lâchement ses perfusions, elle se laissa rechuter sur les coussins, attendit quelques secondes que le ciel d'Istanbul lui accorde un répit, tourne le dos à l'or et s'assombrisse, puis elle remua les lèvres dans son visage redevenu spectral et, à ma stupéfaction car je la savais parfaitement athée, elle demanda que nous lui récitions la prière du *Pater*. Je vis qu'elle se délectait à nous voir échanger des regards surpris, gênés même : Nihat, Tunç, Haroun étaient de confession musulmane ; Vural

et Bedri, juifs ; Eleni, grecque, orthodoxe, et d'ailleurs je les soupçonnais, tous, d'être, sinon athées, du moins agnostiques comme moi et comme devaient l'être aussi Judy, la pianiste, et Iris, sa « nièce » turque. Mais tous retrouvant Dieu sait où, pour lui plaire, les lambeaux d'un catéchisme lointain ou imaginé, nous nous mîmes à réciter la prière, chœur hésitant, boiteux dont ses lèvres marmonnaient l'écho : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne vienne, que votre volonté soit faite sur la terre… » Je bafouillais, n'ayant jamais appris le moindre verset d'une quelconque complainte religieuse, occupée plutôt, soudain, à me demander ce que nous allions faire de son corps. Le ranger auprès de celui d'Abdurrahman, dans le cimetière musulman d'Eyüp, tout au bout de la Corne d'Or ? Elle détestait parler de la mort et ne m'avait rien dit de ses intentions, et à cette heure elle semblait s'en soucier moins que jamais. Elle riait, riait, battait la mesure du *Pater* avec sa main sur le drap blanc, son bras secouant dangereusement le fil des perfusions. Elle dérangeait tout, une dernière fois, tout ce que nous croyions ou ne croyions pas, appelant les vivants que nous demeurions et la morte qu'elle n'était pas encore à une ultime célébration terrestre. Et c'en fut une, étrange, ce jour de mars 2010, dans la chambre de l'hôpital Florence Nightingale dominant le Bosphore qu'on pouvait voir au loin, par la fenêtre, poursuivre sa coulée heureuse, indifférente aux stratagèmes humains,

tandis que la païenne accueillait la mort avec, mélangés sur les lèvres, un peu de mousse de bière et le *Pater* ! Puis tout s'est évaporé, la chambre a plongé dans la nuit, la vie a repris ses droits sur ceux qu'elle avait aimés et qui devaient la laisser maintenant. Elle les congédia avec une hâte déchirante : « Merci, merci mes amis ! », les saluant comme s'ils venaient d'assister à un de ses fastueux dîners qui avaient autrefois fait accourir tout Istanbul, et ils le comprirent car ils quittèrent sa chambre sans plus de cérémonial, chacun souhaitant donner l'impression que ce soir était pareil à ceux qu'ils avaient partagés et partageraient encore.

Je suis restée seule avec elle dans la nuit, éclairée seulement par les reflets de la ville s'insinuant entre les jalousies de la vitre et par le halo de la veilleuse sur sa table de chevet. Eleni, épuisée de toutes les nuits passées auprès d'elle depuis son admission à l'hôpital, s'était assoupie sur le divan du fond. Jaklin elle-même paraissait éteinte, mais c'était faux. Son masque me dévisageait. À nouveau, j'ai senti son besoin de graver ma chair, cherchant ce que moi-même je voulais fuir et peut-être était-ce là la vraie raison de mes trop rares voyages à Istanbul, peut-être – car je l'ai perçu alors dans son regard arraché au temps – savait-elle tout sur moi, et plus que moi ! Sa main gauche, lambeau de cire et d'os, s'est détachée du drap, s'est avancée en direction de la table de chevet ; elle a remué les doigts, tâtonné, ébranlé le tiroir qui est tombé, puis elle s'est renversée sur les

oreillers, ses paupières jaunes, vertes, mauves dévorant maintenant tout son visage. Sa main continuait de pointer le sol tel l'axe d'une roulette. Je me suis penchée, et c'est alors que j'ai vu l'enveloppe avec mon prénom écrit dessus. C'était son écriture, son écriture d'ancienne institutrice, l'encre violette qu'elle utilisait toujours. J'ai regardé vers le divan, vérifié qu'Eleni dormait. Puis j'ai ramassé l'enveloppe, je l'ai ouverte, emportée par son souffle qui s'est alors accéléré : il battait dans sa gorge comme un galop bruyant, sa veine jugulaire gonflait et dégonflait, imposait sa cadence à mes gestes. Rapidement, soumise à la fois au rythme de sa respiration et à la délicatesse de l'écriture, j'ai soulevé le rabat – l'enveloppe n'était pas cachetée –, j'en ai extrait une demi-page quadrillée, arrachée à un carnet à spirale, et j'ai lu : « Au nom de quel avenir pourrait-on faire le sacrifice de la mémoire – ». Un simple tiret terminait la phrase – pas de point d'interrogation, elle, toujours si formaliste pourtant –, comme si elle avait tiré un trait, avec cette phrase, sur sa vie. Sauf que quelque chose d'autre était écrit : « Cimetière d'Haydarpaşa » et, dessous, de son éternelle encre violette, « 583 ». 583… ce ne pouvait être que le numéro d'une tombe. Mais laquelle ? J'ai relevé la tête, espérant pouvoir l'interroger, mais au centre de son visage, deux cavernes immenses me fixaient. Sa respiration galopait, de plus en plus hachée comme si elle avait décidé d'en finir maintenant ; elle raclait, dans la cage de ses poumons, les derniers

morceaux de souffle qui pouvaient encore animer la brindille d'être qu'elle était devenue : trait noir, fin, tracé sur le lit. Mais cette réponse – la trace, seulement, de son corps – n'en était pas une, plus une. Les infirmières sont arrivées et je les ai laissées me rassurer, s'agiter auprès d'elle banalement, comme si de rien n'était, m'invitant à sortir, mais seulement pour qu'elles puissent procéder à la rituelle toilette du soir. Je ne suis pas revenue. Et je ne l'ai jamais revue.

II

De retour dans l'appartement de Teşvikiye, sous le grand lampadaire du salon, entourée de ses collections de cuivres, de cuillers anciennes en corail, en albâtre, en argent, des hauts chandeliers disposés comme des sentinelles tout le long de la baie vitrée ouverte par où remontait l'épaisse rumeur nocturne d'Istanbul, j'ai éprouvé l'exaltation qui avait dû être la sienne au moment où elle avait jeté mon prénom sur l'enveloppe et, dedans, ce message étranger à nos vies, du moins à la mienne, car jamais, avant, elle n'avait fait mention de ce cimetière devant moi, ni dans aucun des courriels qu'elle m'avait adressés ces derniers mois. Je m'imaginais choisie encore par elle, elle poussant mes doigts vers sa bibliothèque qui recouvrait un mur entier du salon, me forçant à ouvrir ses livres, ses vieux guides d'Istanbul… Elle adorait l'histoire. Avec Abdurrahman et leur ami archéologue Kenan Erim, pendant plusieurs étés, elle avait participé à l'exhumation, en Anatolie, d'Aphrodisias, la

Florence grecque. Je lisais de poignantes dédicaces témoignant de sa passion, meurtrie de ne pas l'avoir davantage partagée avec elle de son vivant. Je mettais presque une rage à feuilleter les volumes, leurs sommaires, leurs index avec le sentiment aigu de lui rendre une justice posthume, d'accomplir sa dernière volonté. Là, cette nuit, elle continuait de diriger mes doigts, d'activer les battements de mon cœur et je restais sidérée que la mort même se soumette à son dernier caprice, celui de me tenir, moi, en haleine, alors que son propre souffle s'épuisait dans la chambre de l'hôpital Florence Nightingale… Ce cimetière d'Haydarpaşa, dont elle avait écrit le nom sur la demi-feuille tombée du tiroir, existait, forcément. Où pouvait-il être ? J'ai fini par le trouver, dans un des guides d'Istanbul rangés dans sa bibliothèque : derrière la grande gare du même nom, tout au bout du quartier d'Üsküdar, sur l'autre rive du Bosphore, la rive anatolienne. Il datait de la guerre de Crimée, un conflit qui avait opposé, de 1853 à 1856, une coalition formée de l'Empire ottoman, la Grande-Bretagne, la France et la Sardaigne à la Russie impériale – celle-ci entendant exercer un protectorat sur les chrétiens orthodoxes de l'Empire ottoman. Les Russes avaient été vaincus et, pour remercier leurs puissants alliés britanniques, pour leur permettre d'enterrer leurs morts, les Turcs leur avaient cédé une vaste prairie ayant appartenu autrefois à Soliman le Magnifique. Le sultan préféré de Jaklin… Ce cimetière, anglais, existait toujours,

accolé à l'immense caserne de Selimiye où l'État turc moderne avait installé son ministère de la Guerre.

Par la baie, la rumeur de la ville me parvenait moins vivace. La nuit avançait, avec ses gouffres, ses remous, son pouls opaque. Mon grand-père paternel, anglais, Frederick, le père de Jaklin et du mien, avait été militaire dans l'armée britannique. Il était né à Hackney, un faubourg ouvrier de Londres. Ma mémoire s'extrayait de cette nuit, elle se réveillait, gambadait : Jaklin m'avait si souvent parlé de lui ! Elle était la seule encore vivante à l'avoir connu, mon propre père ne gardant aucun souvenir de ce géniteur disparu trop jeune, à l'âge de quarante-trois ans, alors que lui-même, Jacques, son fils, en avait à peine trois et Jaklin, neuf. Frederick s'était engagé à seize ans dans l'armée, ses qualités athlétiques, sa tenue à cheval lui valant d'entrer dans le corps des 1st Royal Dragoons, le 1er régiment de dragons du roi, le plus ancien et le plus prestigieux de l'armée anglaise. Il avait servi plusieurs années en Inde, la perle alors de l'Empire britannique, puis combattu en Europe pendant la Première Guerre mondiale quand son régiment avait été rappelé, en août 1914, pour repousser l'Allemagne sur le front des Flandres. Je savais qu'il était enterré à Avion, une bourgade du Nord français où, après la guerre, il avait épousé Célestine, la mère de Jaklin et de mon père. Sur une des rares photos qui nous restaient de lui, on le voyait poser, le jour de son mariage, un carré de soie glissé dans la pochette de son costume noir, trois-pièces,

au milieu du jardin broussailleux de la maison d'Avion, toujours avec cette élégance d'ancien dragon, mais le regard traversé d'ombres. Je me souvenais parfaitement de cette photo. Je l'avais longuement observée : ses mains serraient les épaules de Célestine, ma grand-mère, habillée, elle, d'une longue robe en drap grossier, ses bottines de fille de mineur lacées haut sur les chevilles ; le visage, sévère, révélant sa fonction de directrice d'école. Frederick faisait bonne figure, mais cette mélancolie débordait de son regard. Je m'étais dit : comment peut-il en être autrement, lui qui a connu l'Inde, ses éblouissements, et dont les pieds maintenant pataugent dans cette terre noire de terrils et de boue ?

Évidemment, ce ne pouvait pas être lui, l'occupant de la tombe 583, dans ce cimetière d'Istanbul. Dans la nuit, à nouveau, j'ai rapproché de mes yeux la petite feuille quadrillée tombée du tiroir de la table de chevet de Jaklin, à l'hôpital. Sur le verso, des adresses de courriels étaient notées, au crayon noir ; plusieurs, dont la mienne. Or, Jaklin n'avait eu d'ordinateur que les deux dernières années de sa vie, grâce auquel elle nous adressait, à nous ses trois nièces – presque ses filles, elle qui n'avait pas eu d'enfants –, ses « réminiscences » comme elle disait. Ces fichiers partaient d'Istanbul et traversaient l'Europe pour venir s'insinuer dans nos ordinateurs. Ils portaient des titres et je n'avais pas été vraiment surprise d'en recevoir plusieurs intitulés « *Mon père…* ». Déclinaisons d'une unique obsession. Jaklin avait toujours idolâtré